

Emmanuel Barot

Philosophe, université de Toulouse-Mirail

Les matérialismes (et leurs détracteurs)

Jean Dubessy, Guillaume Lecointre, Marc Silberstein (dir.)

Paris, Syllepse, 2004, coll. « Matériologiques », 792 pages.

Cet imposant ouvrage est issu du colloque du même titre qui s'est tenu à l'Institut Goethe de Paris en 2003 sous l'égide de la Fédération nationale de la Libre Pensée (commission « Sciences ») et de l'Association pour les études matérialistes. La masse des trente-trois contributions est regroupée en deux parties distinctes. La première déploie sur le large spectre des sciences contemporaines et de la philosophie, les problématiques régionales touchant l'objectivation des propriétés des diverses formes de matière, et consécutivement, les formes plurielles « du » matérialisme soit des scientifiques concernés, soit des philosophes qui se sont consacrés à des sciences particulières : cinq sections traitent des relations des matérialismes, respectivement, à la philosophie, la physique, la biologie, au problème « corps-esprit » des neurosciences et sciences cognitives, et aux sciences de l'homme. Le second « livre dans le livre » procède en revanche à l'identification et à la déconstruction des intrusions spiritualistes dans les sciences contemporaines, ainsi qu'à la dénonciation du journalisme pseudo-scientifique dont les dégâts dans le public sont sûrement pires qu'il n'y paraît. La conclusion de l'ouvrage est quant à elle essentiellement *militante*, et la colère dynamisante qui y transparait n'ôte rien à sa rigueur : le flambeau y est porté sur le terrain des conditions matérielles et institutionnelles (et l'on aurait pu s'attendre à des développements sur la question pédagogique) de la recherche scientifique, actuellement grevée d'abord par une hyperspécialisation dangereuse par rapport à une information sérieuse du public, ensuite par une tendance à l'institutionnalisation de pseudo-savoirs (cf. Lecointre, 511 et suiv., sur ces formes d'antiscience et de « désinformation instruite ») savamment enrobés et reconduits comme tels par nombre de savants, parfois des plus connus (voir p. 732 sur le *Devenez savants, soyez prophètes* de Charpak & Omnès, 2004), qui font massivement le jeu des offensives religieuses et obscurantistes du moment, notablement aux USA.

L'introduction de l'ouvrage joue particulièrement bien son rôle : elle expose clairement la diversité des problèmes que celui-ci a l'ambition de couvrir, et donne maintes distinctions utiles sur la profusion des matérialismes, mettant le doigt sur leur absence d'unité conceptuelle précise et rigoureuse aujourd'hui. Je vais ici d'abord exprimer ce qui me semble essentiel dans cette problématisation, avant de faire un tour d'horizon évidemment sélectif.

1. Difficultés conceptuelles et méthodologiques : tour d'horizon.

La « position » matérialiste

L'élément clé de l'ouvrage, c'est que la question des matérialismes dans ses histoires comme ses attendus conceptuels n'est aucunement une simple question théorico-scientifique. Depuis le début, avec Épicure et Démocrite, elle surgit au sein d'un ensemble de rapports de force politiques, comme un type de *position*, ce dont les auteurs de l'ouvrage sont bien conscients, même s'ils ne s'accordent pas sur ses implications et complications. C'est d'abord une position *philosophique* dont il est difficile de penser, sauf pour Yvon Quiniou (55), qu'elle soit *démontrable* dans sa vérité, ou que la science puisse la *fonder*. En tant que position conceptuelle générique elle suppose des choix, des décisions, à l'image du « bateau de Neurath » (du nom du philosophe membre du Cercle de Vienne, Otto Neurath : Introduction, 6) : le matérialisme doit avancer tout en s'autocorrigeant, mais sans pouvoir s'ancrer dans un socle fixe, nécessaire et universel. Ceci reconduirait une posture de type idéaliste, théoricienne, ou tout bonnement métaphysique dont l'ouvrage s'attache pour partie à montrer les apories (cf. Kremer-Marietti, Bitsakis, Paty, etc.). De là, jaillit le problème essentiel de la première partie de l'ouvrage : le rapport entre le matérialisme, comme type générique de position philosophique, et les matérialismes scientifiques, déclinés sur l'échiquier contrasté des diverses sciences, ce problème jaillissant dès l'étude du *mot* « matière » et de ses utilisations (Kremer-Marietti, p. 62-63).

Catégorie philosophique, concept scientifique, ou encore concept « quasi philosophique » assurant une médiation singulière entre science et philosophie selon E. Bitsakis, ses usages variés ne recueillent pas pour l'instant d'unanimité, selon que l'on se concentre sur la nature subatomique des interactions quantiques, les formes complexifiées propres à la matière organique, ou le type de détermination évolutionniste à prendre en compte pour rendre compte des comportements culturels humains dans des termes excluant tout sociobiologisme, mais rendant compte de la culture en terme de « dispositions sélectionnées » par l'histoire (cf. Machery, 351 et suiv.). Diversité des matérialismes, difficultés d'une unité conceptuelle mobilisable dans le champ des théories scientifiques, le cas

singulier des mathématiques est également évoqué par M. Paty (157-158) : il manque aujourd'hui une philosophie matérialiste des mathématiques qui ne se réduise pas à les considérer sur un mode purement instrumental inféodé à leurs vertus opératoires. Une telle philosophie devrait, selon M. Paty, s'attacher à rendre raison de la *nécessité* des mathématiques, en montrant que celle-ci suppose, au fond, une forme de « réalisme » délié de ses antécédents idéalistes ou platonisants, à l'image du réalisme foncier qui selon lui doit caractériser l'approche de la physique contemporaine. Ce qui rejoint l'injonction d'une « théorie matérialiste de la matérialité du symbolique² » (Introduction, 23).

« Constructivismes » et réalisme scientifique : sur la matière en physique

Ainsi que les contributions sur la physique le montrent, l'idée de « dématérialisation » de la matière, liée à la naissance de la mécanique quantique et à la mise en évidence des perturbations nécessaires que l'observation induit sur certains phénomènes quantiques (cf. les « inégalités » de Heisenberg), fit beaucoup d'émules, d'une façon extrêmement problématique (Bitsakis, 113 et suiv.). Ont été, dans la seconde partie du xx^e siècle, associés à ce processus théorique toute une gamme de questionnements sur le « déterminisme », la « causalité », la « nécessité », censés avoir été battus en brèche au profit d'un indéterminisme des processus quantiques, ce dont l'approche probabilitaire devrait être le témoin probant. Après E. Bitsakis et J. Bricmont, M. Paty rappelle au contraire qu'il faut distinguer entre la réalité matérielle dans ce qu'elle peut avoir de fort complexe voire *pour l'instant* d'inaccessible à la connaissance, et les limites intrinsèques à nos outils de connaissance, subjectifs, intersubjectifs, mathématiques et expérimentaux. Il ne faut pas confondre le caractère hautement abstrait et symbolique, certes *construit*, des théories physiques, dominées par un appareillage mathématique par lequel le réel est essentiellement appréhendé, avec l'idée que nous construisons le réel lui-même. Ce glissement théorique est annonciateur de tout un spectre d'impostures théoriques qui reposent sur le sophisme suivant : puisque nous n'avons plus d'accès direct à la matière, c'est que celle-ci *n'est pas*. Au contraire, ainsi que diverses contributions le réaffirment, le mouvement de la science « confirme » d'une part la pertinence d'un *réalisme* de principe, associé à la thèse de « l'aséité » de la nature : la nature existe indépendamment de nous, et est ce qu'elle est indépendamment de la connaissance que nous en prenons. Les auteurs militent pour associer à ce *réalisme*, qu'on peut qualifier d'*ontologique*, un *monisme* de la matière également ontologique, assorti de la thèse d'un matérialisme de type *scientifique* redoublé en *rationalismes régionaux*. Chaque domaine scientifique s'approprie une forme singulière de matérialité, et même si tout, en dernière instance, est formé de particules élé-

mentaires, on est en droit de rejeter le *réductionnisme* qui prétendrait nier la spécificité de ces diverses formes.

L'essentiel serait alors de mettre l'accent sur l'exigence de *nécessité* (Paty, 157 et suiv.), condition du maintien d'une orientation *rationaliste* et non relativiste (propice à toutes les divagations spiritualistes possibles) en sciences et au-delà. L'exigence de *cohérence* des théories renvoie à l'affirmation de cette nécessité : l'ensemble est à réinscrire dans l'unicité d'un monde dont les lois ne sont pas le fruit aléatoire de principes ou puissances invisibles. Réfléchir sur les relations entre matière et *immanence* des lois aux processus matériels (cf. Paty, 159, 162), de ce fait, serait un complément fécond à cet aspect de l'ouvrage.

Le problème corps-esprit et la question cognitive

Les développements de B. Andrieu et M. Kistler montrent que l'on peut défendre un matérialisme neuroscientifique qui ne soit pas « éliminativiste » comme les tenants de l'emblématique *Neurophilosophy* de Churchland (ou de Changeux en France) le prônent. Celle-ci consiste à faire disparaître (« éliminer ») dans l'explication scientifique toute référence au registre mental et à affirmer que la pensée *n'est que* de l'influx nerveux. Cela ne peut satisfaire l'exigence du respect du type d'autonomie que possèdent les processus intellectuels (et par extension, rajouterai-je, les processus culturels), et point n'est besoin d'arguer pour cela de la « singularité humaine » comme l'explique judicieusement E. Machery. Cela pourrait en effet donner prise à cet irrationnalisme qui consiste à revenir, au fond, à l'affirmation cartésienne selon laquelle l'homme, c'est un corps-machine *plus une âme immortelle provenant de Dieu*, ainsi qu'à divers titres, certaines théories comme celle de Eccles ou même de Gould y invitent (cf. Épilogue).

L'idée de ces deux contributions, c'est qu'au nom même du matérialisme, on peut être *finement* réductionniste : on « réduit » au sens où les propriétés cognitives sont *physiquement* expliquées par une réinscription des propriétés macroscopiques du cerveau dans les propriétés et lois de l'échelle microscopique, celle des particules élémentaires dont sont constituées atomes et molécules (sur les relations entre les niveaux d'organisation de la matière : cf. Cunchillos, puis Kupiec, 199 et suiv.). Mais est maintenue l'existence d'une causalité propre au niveau cognitif : les propriétés mentales et cognitives ont des pouvoirs causaux propres qui ne sont pas ceux des propriétés des neurones eux-mêmes (Kistler, 338-9). Cela induit des régimes différenciés de causalité qu'au sens large on pourrait ramener à l'idée selon laquelle un électron ne se met pas en grève ni ne se suicide pour un amour déçu. Ces textes sont particulièrement importants du fait que le champ des sciences cognitives, des

neurosciences et de l'intelligence artificielle (sur ce dernier point, J. Segal insiste bien sur les extrapolations indues que le concept d'*information* a provoquées, 593 et suiv.), est depuis vingt ans en plein essor, et gros d'enjeux médicaux, industriels, au-delà des questions conceptuelles qu'il réactive de façon aiguë.

L'anthropologie : marxisme et néodarwinisme

F. Athané (363 et suiv.) milite pour la reconstruction d'une anthropologie matérialiste scientifiquement féconde instruite des apports de ce champ cognitif. Et en effet, cela permettrait peut-être de trouver une perspective d'unité entre un néodarwinisme bien compris comme celui prôné par Machery (341 et suiv.), et un culturalisme également bien compris, comme celui d'un héritage marxiste³ délié de la tentation hyperculturaliste. Cette tension nature/culture traverse évidemment l'ouvrage. Mais dire simplement que la culture est un produit de la nature n'empêchera pas la religion et les nouveaux obscurantismes d'avoir des adeptes militant, comme la seconde partie de l'ouvrage s'attache à le rappeler pour en dénoncer la puissance aliénante, pour un magistère partagé entre les sciences pour le connaissable, la religion pour le « spécifiquement spirituel » en l'homme et en société. L'analogie avec le matérialisme adéquatément réductionniste présenté par Andrieu et Kistler peut effectivement être féconde : la culture marque le passage à un autre stade de l'évolution de l'espèce humaine, dont on peut de façon néodarwinienne rendre compte, en mettant en évidence, dans le principe, des universaux anthropologiques, tout en reconnaissant l'autonomie des rationalités collectives lorsqu'elles se fondent sur des processus de délibération et décision aux motifs propres au mode de vie humain. Ceci impliquerait entre autres de mobiliser les apports de la biologie lorsque celle-ci, à l'image des neurosciences qui en sont une spécification, étudie les processus de naissance des susdites propriétés de niveau « macro » *scientifiquement* réductibles au niveau « micro », mais *causalement* caractérisés par un ordre de lois propres. C'est la délicate problématique de l'*émergence* du supérieur à partir de l'inférieur qui jaillit alors (voir Kupiec, 233 et suiv.). Mais ce concept est tellement général qu'il faut rester prudent sur ses usages⁴.

2. L'enjeu central des nouveaux irrationalismes

Comme les auteurs et directeurs de l'ouvrage le rappellent à maintes reprises, la pensée matérialiste n'est bien sûr pas à même de répondre à toutes les interrogations et zones d'ombre produites par les sciences contemporaines. Les divergences entre les contributeurs, parfois fortes sur des choses sen-

sibles (ainsi le débat contingence/déterminisme), est de cela révélatrice. Mais ces divergences sont l'indice d'un *combat commun*, symbolisé par la seconde partie de l'ouvrage qui rassemble, symptomatiquement sans organisation en sous-sections, un ensemble d'exposés déconstruisant, les uns après les autres, diverses tentatives de récupérations et impostures foncièrement irrationnalistes opérant dans le champ philosophique et scientifique d'aujourd'hui. L'unité des matérialismes est plus, si j'ose dire, *réactive* à la façon dont Sartre disait qu'un « groupe en fusion » se forme à chaud, en situation, par des individus qui se reconnaissent comme des semblables et partageant un intérêt commun *contre un ennemi puissant*. Cet ennemi puissant qui soude nos auteurs, c'est l'irrationalité et le spiritualisme. Et cette unité dans sa forme *active* c'est la conviction qu'une science « matérialiste en postulats et en méthodes », nourrie par et renforçant un athéisme radical, constitue une « émancipation de l'intellect », puisque « les explications du monde peuvent dès lors s'affronter autrement que par la force ».

La seconde partie de l'ouvrage s'efforce ainsi d'identifier pour les dénoncer maintes prétentions des religions et spiritualités actuelles dans leur entreprise de récupération ou, encore pire, de colonisation de la science (voir la non-scientificité de certaines « raisonnements anthropiques » : Magnan, 493 et suiv.). Le thème des « efforts multiformes d'intrusion de la pensée religieuse à l'intérieur du discours scientifique » est particulièrement bien pensé, puisque sont analysées les causes institutionnelles, dans le domaine de la recherche comme celui de la vulgarisation, qui favorisent ces intrusions. La conclusion de l'ouvrage insiste en particulier sur la logique d'« asphyxie budgétaire » qui précarise les centres de recherche, et qui, par l'hyperspécialisation très positiviste du moment, met tout un ensemble de chercheurs dans une position de faiblesse intellectuelle et politique : abdications voire compromissions devant certaines incursions de l'irrationnel, journalisme scientifique trop général pour que le public puisse sérieusement et rigoureusement s'approprier les enjeux des sciences, sont entre autres des causes favorisant cette contamination spiritualiste des chercheurs. Si l'on rajoute à cela les têtes d'affiche comme E. Tessier (cas étudié par B. Lahire, 653 et suiv.), l'ouvrage co-écrit par Charpak déjà évoqué, dans toutes les ambiguïtés et facilités de leurs entreprises, on comprend effectivement à quel point la lutte est aussi urgente que difficile à mettre en place de façon efficace.

Est également rappelée à plusieurs reprises la stratégie commune à l'esprit du Vatican et à d'autres organisations religieuses, affine au discours de Gould, qui consiste à reconnaître, dans l'histoire, les erreurs et excès de la foi (cf. le procès de Galilée) au détriment de la science, pour mieux imposer en conséquence leur complémentarité. Ce sophisme est d'autant plus dangereux qu'il est recon-

duit sous des formes très variées, voire très laïques même dans l'institution française, dans le domaine de la philosophie. Les tout récents ouvrages insistant sur les liens organiques unissant les pensées de Heidegger et de Schmitt au nazisme ont au moins le mérite suivant, indépendamment des tensions qui leur sont propres : ils posent le problème des courants de pensée que l'université *éthère*, arguant d'un *comme si* la dissociation de l'homme et de l'œuvre était une solution évidente, en faisant donc fi du rôle institutionnel central de ces pensées dans la fondation intellectuelle de l'État nazi⁵.

Reconquérir la science en matérialiste

À titre de bilan, nous sommes enfin en présence d'une position « matérialiste » du problème du rapport entre matérialismes, sciences, et impostures spiritualistes. À l'image de ses contenus, l'ouvrage fait le lien entre le problème philosophique des matérialismes, sa déclinaison dans les sciences, les conditions institutionnelles de ce qui peut être bénéfique pour leurs développements ou au contraire leur être néfaste, les motifs et conséquences politico-idéologiques qui sous-tendent les choix théoriques et stratégiques opérés dans ces champs respectifs. Qu'une position matérialiste *critique* et non dogmatique soit reconduite en relation intime avec les matérialismes spontanés ou réflexifs des scientifiques (cf. le « ratio-empirisme » de M. Bunge, 75 et suiv.), voilà un premier objectif. Mais que les institutions de recherche soit défendues (ou pourfendues !) à l'aune de leur poids dans cette reconduction, avec un sens aigu des attendus politiques et religieux qui les traversent, voilà le *sens* et le *ton* de la conclusion de cet ouvrage. Celui-ci est donc salutaire : sorte d'annuaire renouvelé, il offre un panel problématisé, et unifié par cette problématisation, de la diversité des façons de prendre en charge le rapport *social* et *théorique* du matérialisme, des sciences, de l'idéologie, et des religions. Ample et bigarré, il ouvre des perspectives de travail et de dialogue : on ne saurait trop en conseiller la méditation.

L'enjeu des sciences, c'est celui des formes de rationalité qui pénètrent intimement et massivement l'univers social. Et s'en approprier le sens et les implications, par la pensée et par la démocratie, ne peut qu'être émancipateur. Même si personne ne contestera le fait que la science n'a besoin de personne pour être science, ni que sa fécondité traditionnelle est la plus sûre de ses garanties, cet ouvrage rappelle néanmoins avec force que le « faire science » est toujours aussi une construction conceptuelle socio-historiquement marquée *et marquante* qui ne s'explique pas comme telle et se laisse parfois aliéner par son autre, l'irrationnel. Ce « faire science » masque souvent indûment sa propre non-neutralité, au bénéfice des fort stratégiques obscurantismes et groupements d'intérêts qui l'instrumenta-

lisent. L'indispensable mot d'ordre transitoire brandi par cet ouvrage est donc : *reconquérir la science en matérialiste*.

emmanuel.barot@wanadoo.fr

Voir J. Dubessy & G. Lecointre (éd.), *Intrusions spiritualistes et impostures scientifiques en sciences*, Paris, Syllepse, 2001, dont cet ouvrage est une continuation élargie ; J.-C. Bourdin (éd.), *Les Matérialismes philosophiques*, Paris, Kimé, 1998, qui avait déjà remis en scène une dimension de l'entreprise ; et le récent D. Collin, *La Matière et l'Esprit. Sciences, philosophie et matérialisme*, Paris, Armand Colin, 2004.

- 1 Voir J. Dubessy (éd.), *Intrusions spiritualistes et impostures scientifiques en sciences*, Paris, Syllepse, 2001, dont cet ouvrage est une continuation élargie, ainsi que J.-C. Bourdin (éd.), *Les Matérialismes philosophiques*, Paris, Kimé, 1998, qui avait déjà remis en scène une dimension de l'entreprise.
- 2 C'est à cela, et en majeure partie à une telle philosophie matérialiste des mathématiques, que je consacre mon livre en cours *L'Aventure mathématique de la dialectique*.
- 3 On peut regretter qu'il n'y ait pas de contribution spécifiquement consacrée au matérialisme *dialectique*, quoique certaines contributions en traitent partiellement (cf. Quiniou, Bitsakis, et surtout Athané sur le cas de l'anthropologie, qui remet bien des choses en perspective).
- 4 Sur cette question, et corrélativement sur celle des niveaux de *complexité* du vivant, du matériel, du symbolique, l'ouvrage récent coordonné par L. Sève, *Émergence, complexité et dialectique*, Paris, Odile Jacob, 2005. Est poursuivi sur le cas de la non-linéarité mathématique et des paradoxes liés à ces systèmes complexes, ce que l'ouvrage dirigé par le même, *Sciences et dialectiques de la nature*, Paris, La Dispute, 1998, avait déjà commencé de formuler dans sa généralité au sujet des difficultés conceptuelles des sciences contemporaines (cf. aussi note précédente).
- 5 E. Faye, *Heidegger. L'Introduction du nazisme dans la philosophie*, Paris, Albin Michel, 2005 ; Y.-C. Zarka, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt*, Paris, PUF, 2005.